

UN MYSTIQUE HINDOU

RABINDRANATH TAGORE

Le développement de la pensée moderne présente une caractéristique remarquable : le sec rationalisme d'il y a trente ou quarante ans a fait place, chez les esprits cultivés, à une disposition complaisante envers les phénomènes de la vie spirituelle. C'est une réaction qui se manifeste et à laquelle il fallait bien s'attendre. Les négations par trop catégoriques de la science, ses affirmations et ses promesses parfois aventurées ou mal comprises n'ont pas été sans décevoir un bon nombre de gens qui étaient animés des meilleures intentions ; comme par représailles, ces gens s'intéressent à présent aux variétés de la pensée religieuse et tendent à accorder à la vie mystique un rôle important et permanent dans l'expérience humaine.

Pour quiconque consent à observer loyalement les manifestations actuelles et à suivre les courants profonds de la pensée contemporaine, il apparaît indubitable que, pendant ces dernières années, on s'est tourné avec une curiosité croissante vers le mysticisme, en entendant par là l'émotion religieuse, directe et personnelle. Comme pour le Tractarianisme en Angleterre, il y a soixante-dix ans, ce réveil de la pensée religieuse a son origine chez les penseurs et les poètes. Ce réveil ne saurait se confondre avec les efforts que fait l'Eglise « organisée et consciente », et servie par une armée de prêtres disciplinés et désintéressés, pour retrouver toute son acti-

tivité et reconquérir toute son influence. Le mouvement qui nous occupe s'appuie sur une conception opposée de la religion, où il veut voir un commerce direct entre Dieu et l'âme individuelle, une foi qui repose non sur l'autorité ou la tradition, mais sur les exigences de l'âme, sur son appétit d'une nourriture divine que satisfait l'expérience spirituelle. Ainsi se vérifie la prophétie de George Tyrrel : « Le christianisme de l'avenir sera fait de mysticisme et de charité. »

La vie mystique reprend donc sa place légitime dans l'expérience humaine, au même titre que l'art ou la poésie. Que ce soit une manifestation pathologique ou d'ordre plus élevé, qu'elle permette la compréhension de vérités nouvelles ou fournisse une interprétation inconnue encore de vérités anciennes, on convient qu'il faut l'étudier avec des méthodes vraiment scientifiques. Il ne s'agit plus ici d'attaques, de diatribes acerbes au nom de théories pseudo-scientifiques ; l'homme de science sait, en toute conviction, qu'il doit rechercher l'exacte valeur de ces faits, et, pour y parvenir, les connaître exactement et intimement. Aussi prête-t-il volontiers l'oreille aux mystiques les plus étranges et les plus effrénés, car rien ne dit par avance qu'on n'en puisse tirer quelque chose qui mènera à une révélation inattendue. Mais peut-on vraiment étudier du dehors de pareils phénomènes ? Le détachement scientifique, nécessaire à un jugement sain, permet-il au simple spectateur une observation impartiale et complète ? Non, répondra le mystique, si vous ne ressentez pas vous-même ces phénomènes, ainsi que vous les appelez, vous ne les comprendrez jamais. Autant prétendre alors que les aveugles jugeront des couleurs mieux que les voyants ! Il n'est pas aisé de réfuter cette réplique, d'autant moins que les psychologues affirment maintenant que toute connaissance profonde, intime, la connaissance qui provoque l'activité créatrice provient bien moins du raisonnement et de l'étude que de l'émotion et du sentiment. Quoi qu'il en soit, rien ne nous interdit d'accorder notre attention et de prendre intérêt au mouvement de religiosité auquel nous assistons. Ne l'a-t-on pas fait déjà pour toutes ses manifestations, depuis Plotin jusqu'à Bergson et Eucken, en passant par les grands mystiques du Moyen-Age ?

§

Les conditions physiques et psychiques du ravissement et de l'extase sont à peu près connues, mais on a trop insisté peut-être sur les aspects anormaux et pathologiques de l'enthousiasme religieux. Les troubles du système nerveux, sous leurs formes multiples, peuvent être considérés aussi bien comme une conséquence naturelle que comme une prédisposition à l'exaltation spirituelle. Les révoltes des organes contre une tension qui dépasse ce qu'ils peuvent endurer en l'état actuel de leur évolution ne doivent pas plus discréditer les intuitions ou les visions du mystique que les infirmités physiques ou morales d'un grand artiste ne doivent déprécier ses créations. La psychologie a rassemblé et coordonné les phénomènes de la conversion subite, elle a énuméré les diverses méthodes permettant d'atteindre artificiellement l'extase, elle a émis des théories plausibles sur l'obscurcissement de l'âme, cette redoutable réaction qui suit habituellement les trances de l'extase prolongée, elle a fait le départ entre les véritables phénomènes mystiques et les absurdités surnaturelles et légendaires qui surabondent dans les Vies des Saints. Mais elle est arrivée à ce résultat par l'examen extérieur et superficiel de l'expérience spirituelle, ce qui lui interdit d'élaborer une philosophie adéquate et satisfaisante du mystérieux. Car s'il n'est pas une communion complète de l'âme humaine avec un « au-delà » qui soit non seulement un idéal subjectif, mais aussi un fait objectif suprême, le mysticisme n'est rien. S'il n'y a pas d'Être Suprême, doué d'une existence objective, source éternelle de toute bonté, de toute beauté et de toute vérité, alors le mystique est dupe et sa foi est vaine. Mais c'est ici le domaine de la métaphysique et nous nous égarons hors des limites définies de la psychologie, qui doit se borner à l'étude des états de conscience et du jeu des émotions et de la volonté. Les vérités qu'elle révèle sont relatives et contingentes ; elle n'a rien à dire à qui recherche la vérité finale, à qui se préoccupe seulement du rapport qui existe entre l'expérience mystique et la vérité absolue. Elle arrive même trop facilement à se limiter à l'étude médicale des phénomènes mentaux d'aspect morbide, et elle perd de vue l'effort suprême à faire pour résoudre la grande énigme de l'existence.

Les commentateurs récents manifestent un enthousiasme qui, du reste, dissimule assez souvent une connaissance imparfaite du sujet. Ils s'élèvent contre toute analyse et dénigrent l'intellect, comme si la réflexion était un obstacle au progrès spirituel. C'est à la mode, d'ailleurs : les disciples impatients de Bergson déprécient l'analyse intellectuelle, préconisent l'intuition, et le culte de « l'élan vital » prétend dispenser ses fidèles de la nécessité de penser logiquement et leur offre de parvenir à la sagesse par la route plus facile des émotions et de la volonté. Que le Divin se révèle par intuition, nul ne le nie, mais, à cette révélation, la spéculation peut bien aussi avoir sa part et elle l'a prise souvent : il n'est pas besoin, pour le prouver, de citer nos auteurs. En tout cas, pour quiconque douterait de la sottise qu'il y a à mépriser le rôle de l'intellect dans le développement spirituel, il suffira de comparer le sain équilibre, la beauté morale, l'efficacité pratique des mystiques philosophes aux extases suivies d'affaïssement et de troubles nerveux, aux hallucinations et aux catalepsies, à l'érotisme sublimisé et aux misères physiques des émotionnels qui sont la réprobation du mysticisme.

§

S'il faut en croire les auteurs qui, depuis quelque temps, l'ont expliqué et pour ainsi dire popularisé, le mysticisme n'est pas plus une théosophie qu'une théurgie, et il n'éprouve aucun penchant pour le surnaturel. Les dispensations et les faveurs miraculeuses dont surabonde la théologie mystique de l'Eglise Romaine n'ont pas leur place dans le nouveau mouvement qui dédaigne ces thaumaturgies et s'en méfie, — ce qui n'empêche pas, bien entendu, le catholicisme officiel de profiter de ces tendances tout en exploitant le renouveau de superstition qui s'est manifesté depuis la prétendue « faillite de la science ».

Les mystiques modernes pratiquent une religion spirituelle sous sa forme la plus pure, comme une expérience intime et personnelle, dont la preuve consiste dans la vérification des hypothèses sur laquelle elle s'est appuyée, de l'acte de foi initial sans lequel aucune vie religieuse n'est possible. Elle n'a d'autre récompense que le bonheur que procure cette expérience purifiée. Dans son essence, le mysticisme est absolument autonome, c'est-à-dire qu'il n'a besoin ni d'institutions, ni de

dogmes, ni de traditions historiques. Tout cela, il le trouve, certes, autour de lui, et il l'accepte, puisqu'il le faut, avec reconnaissance et soumission, mais il préfère s'en passer : c'est pourquoi il est, par essence, le même en tous temps et en tous lieux. Les chefs-d'œuvre de la littérature mystique n'exigent aucune culture littéraire ou historique pour être compris, et ils échappent aux dénominations qui divisent la Chrétienté en camps hostiles. C'est Maeterlinck qui a dit quelque part qu'un livre ne vieillit qu'en proportion de son anti-mysticisme ; l'immortalité est donc acquise au Quatrième Evangile, à la *Théologia Germanica*, aux *Révélations de l'Amour Divin* de Juliana de Norwich, etc., et à des œuvres d'art comme celles de Blake, d'Emerson, à celles de Maeterlinck aussi...

§

Au même titre, l'œuvre du poète hindou Rabindranath Tagore pourra réclamer l'immortalité. La poésie du mysticisme cherche à exprimer la vision directe de la réalité par l'âme ; aussi peut-on lui accorder qu'elle atteint au but secret de l'art. Son importance pour le progrès spirituel de l'humanité ne saurait donc être exagérée. Les poètes mystiques sont des voyants : les thèmes de leurs effusions lyriques sont pris au plus profond de notre intimité ; leurs vers expriment des sentiments, des émotions qui s'entremêlent à ce qu'il y a d'essentiel, de plus secret en nous, et que nous ne parvenons à sentir, à voir, pour ainsi dire, que parce qu'ils nous les révèlent. Ils possèdent une sorte de lumière mystérieuse qu'ils projettent sur notre âme, ils parlent une langue inconnue que nous comprenons mieux que le langage quotidien. Dans la multiplicité de la création, ils voient, ils entendent, ils annoncent l'infinie simplicité du Divin ; ils nous révèlent, du monde et de la vie, une vision désintéressée et sublime. Leurs paroles n'ont rien des élucubrations que dicte la sentimentalité métaphysique : elles sont sonores et étrangement vivantes, elles s'adressent à l'intimité la plus fervente et la plus occulte de l'âme individuelle. A la cohorte de ces élus inspirés, il faut dès maintenant ajouter Rabindranath Tagore.

Avant d'examiner son œuvre, essayons de savoir qui il est. Les renseignements sont rares. Il naquit à Calcutta en 1861. Musicien et poète, son premier ouvrage important fut un opéra

composé à dix-huit ans, que suivirent des pièces de théâtre, des romans, des nouvelles, des poèmes et finalement ce *Gitanjali* ou *Song offerings*, qui vient d'être accueilli en Angleterre avec un enthousiasme tel que l'éditeur en publia sans interruption des éditions nouvelles (1). C'est, dit-on, Mr William Rothenstein, le peintre et dessinateur bien connu, qui, lors d'un récent séjour aux Indes, découvrit ce poète que l'administration officielle paraissait ignorer. Il le décida à venir en Europe. Il y a quelques mois, Rabindranath Tagore débarquait à Londres, et, ces jours derniers, on le vit assister au Congrès des religions qui se tint à Paris.

Dans la belle préface qu'il a écrite pour *Gitanjali*, le grand poète irlandais W. B. Yeats raconte qu'ayant lu la traduction de quelques-uns des poèmes de Tagore il interrogea un Bengali, docteur en médecine, qui, nullement surpris de l'impression profonde qu'avait ressentie Mr Yeats, répondit : « Je lis chaque jour Rabindranath. Un vers de lui fait oublier tous les tourments de ce monde. » Et Mr Yeats poursuit :

Si l'on avait montré des traductions de Pétrarque ou de Dante à un Anglais vivant à Londres au temps de Richard II, il n'aurait trouvé aucun livre pour satisfaire sa curiosité sur l'auteur et il aurait questionné quelque banquier florentin ou quelque marchand lombard, comme je vous questionne. Si abondante et si simple est cette poésie qu'autant que je sache une renaissance s'épanouit dans votre pays et je ne peux la connaître que par ouï-dire.

Et le médecin expliqua :

Nous avons d'autres poètes, mais aucun d'eux n'est l'égal de celui-ci, et la période présente, nous l'appelons l'époque de Rabindranath. Aucun poète en Europe ne me semble aussi fameux que Tagore l'est parmi nous. Il est aussi grand en musique qu'en poésie, et l'on chante ses vers depuis l'Occident des Indes jusqu'en Birmanie, partout où l'on parle le Bengali. Il était déjà célèbre à dix-neuf ans, quand il écrivit son premier roman, et l'on joue encore, à Calcutta, les pièces qu'il écrivit peu après. J'admire tant la perfection de sa vie ! Très jeune, il s'inspirait de la nature et restait tout le jour en contemplation dans son jardin ; de vingt-cinq à trente-cinq ans peut-

(1) *Gitanjali* (Song Offerings) by Rabindranath Tagore, a Collection of prose translations made by the author from the original Bengali, with an introduction by W. B. Yeats, Macmillan and Co. 4 s. 6 d. Le recueil est dédié à Mr William Rothenstein.

être, âge auquel il éprouva une grande douleur, il écrivit les plus beaux poèmes d'amour de notre langue.

Le médecin ajouta avec une émotion profonde :

Aucune parole n'exprimera ce qu'à dix-sept ans j'ai dû à ses poèmes d'amour ! Après cela, son art devint plus profond, — religieux et philosophique : toutes les aspirations de l'humanité se retrouvent dans ses hymnes. Il est le premier parmi nos saints qui n'ait pas refusé de vivre et qui ait chanté la vie, et c'est pourquoi nous lui donnons notre affection... Il y a quelque temps, il devait lire le service divin dans l'un de nos temples, le plus vaste de Calcutta, et non seulement le temple fut comble, avec des fidèles perchés même dans les fenêtres, mais on ne pouvait plus circuler dans les rues d'alentour.

D'autres Hindous qui vinrent voir Mr Yeats témoignèrent, pour cet homme, d'une vénération qui avait « quelque chose d'étrange dans notre monde où nous dissimulons les grandes et les petites choses sous un même voile de futile comédie et d'irrévérencieuse dérision ».

Chaque matin à trois heures, et je le sais pour l'avoir vu, raconte un autre Hindou, il s'assoit immobile en contemplation et ce n'est qu'au bout de deux heures qu'il s'éveille de sa méditation sur la nature de Dieu. Son père, le Maha Rishi, poursuivait parfois sa méditation jusqu'au soir du lendemain. Une fois, sur le fleuve, il tomba en contemplation devant la beauté du paysage et les rameurs attendirent pendant huit heures avant de continuer leur voyage.

Depuis plusieurs générations, la famille de Tagore a produit des hommes remarquables :

Aujourd'hui, il y a Gogonendranath et Abinindranath Tagore, qui sont des artistes ; et Dwijendranath, le frère du poète, est un grand philosophe. Les écureuils descendent des branches et grimpent sur ses genoux et les oiseaux se posent sur ses mains.

Après avoir rapporté ces curieux propos, le poète irlandais ajoute :

J'ai porté sans cesse, avec moi, le manuscrit de ces traductions ; je l'ai lu dans le train, dans les omnibus, au restaurant, et il m'a fallu souvent le fermer de peur de laisser voir jusqu'à quel point j'étais ému. Ces poèmes qui, dans l'original, sont, m'assure-t-on, d'un rythme infiniment subtil, qui ont d'intraduisibles délicatesses de couleur et d'invention métrique, révèlent un monde dont j'ai rêvé

toute ma vie. Œuvres d'une suprême culture, ils apparaissent néanmoins comme la pousse du sol même, ainsi que l'herbe et les roseaux. Une tradition où la poésie et la religion sont identiques s'est continuée à travers les siècles, prenant aux savants et aux ignorants des métaphores et des émotions et rapportant à la multitude la pensée de l'érudit et du noble. Si la civilisation du Bengale reste entière, si cet esprit commun qui, on le devine, soutient l'ensemble, ne se divise pas, comme chez nous, en une douzaine de branches qui s'ignorent, quelque chose de ce que ces vers ont de plus subtil parviendra, en quelques générations, jusqu'au mendiant des routes... Comme les prédécesseurs de Chaucer, Rabindranath Tagore compose de la musique pour ses paroles, et l'on comprend qu'il soit si abondant, si spontané, si hardi dans sa passion, si plein de surprises, puisqu'il accomplit quelque chose qui n'a jamais semblé étrange, qu'il n'a jamais fallu défendre. Ces poèmes ne sont pas enfermés dans des plaquettes luxueusement imprimées, jetées sur les tables de belles dames qui en tournent les pages avec des mains indolentes pour avoir un prétexte à soupirer sur une existence dénuée de but et de sens, qui est tout ce qu'elles connaîtront de la vie; ils ne seront pas non plus laissés de côté par les étudiants au moment qu'ils entrent dans la vie, mais les générations passeront et les voyageurs sur les grandes routes et les rameurs sur le fleuve les psalmodieront. Les amants qui s'attendent découvriront à les murmurer cet amour divin qui est un abîme enchanté où leur passion amère se baignera et retrouvera sa jeunesse. C'est vers ceux-là qu'à tout moment le cœur du poète s'élance sans dérogation ni condescendance, car il sait qu'ils comprennent puisqu'il est plein de la connaissance intime de leur vie. Le voyageur au vêtement de bure écrue sur laquelle la poussière ne se voit pas; la jeune fille qui cherche sur sa couche les pétales tombés de la guirlande de son royal amant, la servante ou la jeune épousée qui attend le retour du maître au foyer vide sont des images du cœur qui se tourne vers Dieu. Les fleurs et les fleuves, le murmure attardé aux volutes du coquillage, les lourdes pluies du juillet de l'Inde, la chaleur desséchante sont des images de ce que ressent le cœur rapproché ou éloigné de ce qu'il désire; et l'homme assis dans sa barque sur le fleuve et jouant du luth, comme ces personnages pleins d'un sens mystérieux dans les peintures chinoises, c'est Dieu lui-même. Tout un peuple, toute une civilisation, inconcevablement étranges pour nous, semblent absorbés dans cette imagination. Et cependant ce n'est pas cette étrangeté qui nous émeut, mais c'est de retrouver notre propre image, comme si nous nous étions promenés dans le bois des saules de Rossetti, ou si nous avions entendu, pour la première fois, en littérature, notre voix comme dans un rêve.

§

Rabindranath Tagore a traduit lui-même ses poèmes en prose anglaise rythmée, si simple et d'expression si choisie et si précise que le sens n'est jamais obscurci par des gaucheries de langage et qu'elle exprime admirablement l'accord de l'émotion et de l'idée, de l'émotion provoquée par la contemplation méditative de l'univers. Il faut lire ces poèmes lentement, à haute voix, pour en sentir toute la beauté, et se convaincre aussi qu'ils sont composés par un musicien, par un artiste familier avec une musique plus subtile que la nôtre. Dans l'original, en Bengali, ces poèmes, pour la forme, se rapprochent à la fois des canzoni provençaux et des odes et rondeaux de la Pléiade, avec des rimes qui ont parfois quatre syllabes, et la métrique en est comparable au vers libre que pratique avec un art si sûr notre grand lyrique Vielé-Griffin.

Tous ces poèmes se chantent. Les airs et les paroles sont intimement alliés et ne sauraient se séparer sans dommage; certains « modes » de cette musique ont une signification particulière: les uns s'emploient pour les chants du soir, les autres pour les chants de l'aube, d'autres encore pendant la saison des pluies, de sorte qu'un Bengali peut, dès la première mesure, reconnaître l'atmosphère et le lieu du poème. La traduction anglaise, qui combine la grâce féminine de la poésie à la force mâle de la prose, rappelle la « version autorisée » de la Bible, ou les plus beaux passages des meilleurs Elzabéthains.

§

Pour comprendre ce que peut être le mysticisme hindou, comment il se différencie de celui de sainte Thérèse ou de saint François, de Dante aussi et de Ruysbroeck, il faudrait établir un parallèle entre notre conception de Dieu et celle qu'en ont les Orientaux; nous ne pouvons que l'indiquer ici.

La théologie chrétienne a été obsédée par l'idée du péché, du jugement et la nécessité d'une rédemption. Le Dieu chrétien est un souverain tout puissant et un juge redoutable dans sa miséricorde même, en qui un bien petit nombre seulement continuent à croire de ceux qui reçoivent une éducation religieuse chrétienne. L'Être Suprême anthropomorphe et omnipotent qui passe son temps à nous surveiller sans avoir su nous protéger

efficacement contre le péché, qui nous condamne avec une cruelle rigueur pour des faiblesses et des fautes inéluctables et dont la responsabilité lui incombe, ce Dieu-là cesse vite d'en imposer. Il ne nous a pas créés, quoi qu'on prétende ! Il est notre création, c'est nous qui l'avons fait et nous pouvons dès lors le défaire. Le culte d'une pareille divinité ne saurait être qu'extérieur et formaliste, la religion qui ne peut offrir que ce Dieu insuffisant ne provoque aucun universel amour, ne donne aucune joie sublime ; elle n'inspire que bien rarement ce désir ardent et perpétuel de la présence divine qui est la faim et la soif inextinguibles du mystique. En Orient, au contraire, le Dieu n'est pas imaginé dans d'aussi faillibles limites, les religions sont impersonnelles et se confondent avec de vastes philosophies qui permettent des spéculations où disparaît l'infime personnalité humaine avec ses passions, ses tourments, ses faiblesses, ses misères. En Occident, nous avons perdu la croyance en un Dieu qui est insuffisant, et c'est l'Orient qui nous offre l'expression de la croyance en Dieu la plus élevée que notre temps ait formulée.

Sur l'autel de son âme, l'Occidental remplace, par l'image de soi-même, le dieu méprisé, déchu, détrôné, et il s'offre à soi-même un culte orgueilleux. L'Oriental trouve sa Divinité dans l'infini de l'Univers et au plus profond de son cœur, et il en acquiert une humilité merveilleuse (1).

Tu m'as créé infini, selon ton plaisir. Ce vase fragile, tu le vides maintes et maintes fois, et tu l'emplis sans cesse de vie nouvelle.

Cette petite flûte de roseau, tu l'as emportée par les collines et les vallons et tu y as soufflé des mélodies éternellement nouvelles.

Sous l'immortelle caresse de tes mains, mon cœur infime perd ses limites dans la joie et donne naissance à des paroles ineffables.

Tes dons infinis ne me viennent que sur ces mains si menues que je tends vers toi. Les âges s'écoulent : sans cesse tu me gratifies de tes dons, et le vase jamais ne déborde.

Du fond de son humilité, le mystique apostrophe en ces termes l'homme présomptueux :

Insensé ! qui essaies de te porter toi-même sur tes propres épaules. Mendiant ! qui viens mendier à ta propre porte !

(1) La traduction française des poèmes que nous citons au cours de cet article a été faite avec Miss Wertheimer, à qui nous adressons ici l'expression de notre gratitude pour l'aide précieuse que sa version nous a apportée.

Dépose tes fardeaux entre les mains de celui qui peut tout porter, et ne regarde jamais en arrière avec regret.

Ton désir éteint tout de suite la flamme de la lampe qu'il effleure de son souffle. Il est profane — ne prends pas tes dons de ses mains souillées. N'accepte que ce qui est offert par l'amour sacré.

Et avec une sereine confiance, il s'adresse à son Dieu :

Tu m'as fait connaître à des amis que je ne connaissais pas. Tu m'as donné un siège à des foyers qui ne sont pas le mien. Tu as ramené tout près celui qui était loin, et fait de l'étranger un frère.

Un malaise m'étreint le cœur lorsqu'il me faut quitter ma demeure habituelle ; j'oublie que là où est l'ancien est aussi le nouveau, et que là aussi tu habites.

Dans la vie et dans la mort, dans ce monde et dans d'autres, n'importe où tu me mènes, c'est toi, le même, l'unique compagnon de ma vie infinie qui, toujours, avec des liens de joie, lie mon cœur à l'inconnu.

Quand on te connaît, il n'y a ni étrangers, ni portes closes. Exauce ma prière, que je ne confonde jamais le bonheur du contact de l'unique avec l'agitation de la multitude.

Une mystérieuse initiation, toute personnelle, permet de percevoir la présence de Dieu, toujours et partout :

... Quand tu étais le partenaire de mes jeux, je n'ai jamais demandé qui tu étais ! Je ne connaissais ni timidité ni effroi, ma vie était turbulente.

Dès l'aube matinale tu m'éveillais de mon sommeil, comme mon camarade, et tu me conduisais en courant, de clairière en clairière.

En ces jours-là, je ne me souciais jamais de ce que voulaient dire les chansons que tu me chantais, mais ma voix reprenait les mélodies, et mon cœur dansait à leur cadence.

A présent que le temps des jeux est passé, quel spectacle soudain vient me surprendre ? Le monde, les yeux baissés vers tes pieds, te témoigne son respect et sa crainte, avec ses étoiles silencieuses.

Constamment, le poète exprime son désir du divin compagnon, il réclame la présence divine :

Laisse là tes psalmodies et tes cantiques, et cesse de dire ton chapelet. Qui adores-tu dans ce coin sombre et solitaire du temple, les portes toutes closes ? Ouvre les yeux, et vois, ton Dieu n'est pas devant toi !

Il est là où le laboureur retourne le sol aride, et où celui qui trace les chemins casse les pierres. Il est avec eux par le soleil et par la pluie, et son vêtement est couvert de poussière. Ote ton manteau sacré, et, comme Dieu, descends sur le sol poudreux.

La délivrance ? Où trouveras-tu cette délivrance ? Notre maître lui-même s'est joyeusement chargé des liens de la création ; il est lié à nous à tout jamais. Sors de tes méditations et laisse tes fleurs et ton encens ! Quel mal y a-t-il si tes vêtements sont déchirés et tachés ? Va à Lui, et demeure auprès de Lui dans le labeur et avec la sueur de ton front.

❶ C'est avec ce Dieu, qu'on ne trouve pas dans les temples, que le mystique se confond :

Mon voyage dure longtemps et la route est longue.

Je suis sorti sur le char du premier rayon de lumière et j'ai poursuivi mon itinéraire à travers les déserts du monde, laissant ma trace sur maintes étoiles et maintes planètes.

C'est le trajet le plus lointain qui rapproche le plus de toi, et c'est la discipline la plus compliquée qui mène à l'harmonie la plus simple.

Il faut que le voyageur frappe à toutes les portes étrangères avant d'arriver à la sienne, et il faut errer à travers tous les mondes extérieurs pour arriver enfin au tabernacle le plus caché.

Mes yeux se sont égarés au loin et au large de l'horizon avant que je les ferme et que je dise : « Te voici ! »

La question et le cri : « Où ? » se fondent dans les larmes de mille fleuves et inondent le monde sous le déluge de cette certitude : « Je suis ! »

§

Nous ne retrouvons pas ici, lorsqu'il s'agit de la nature, les images conventionnelles de la poésie hindoue. Ce poète moderne a rompu avec la tradition : il ne renonce pas à la société des humains pour vivre dans la solitude au milieu d'une nature à laquelle il ne se mêlerait pas. Au contraire, Tagore observe directement et il vit consciemment de la vie des choses :

Le renoncement ne m'apporte pas la délivrance. Je sens l'étreinte de la liberté par mille liens de délices.

Tu verses toujours pour moi une rasade nouvelle de ton vin à la couleur et au parfum divers, emplissant cette coupe d'argile jusqu'au bord.

Mon univers allumera à ta flamme ses cent lampes diverses et les placera devant l'autel de ton temple.

Non ! je ne fermerai jamais les portes de mes sens. Les délices de la vue, de l'ouïe et du toucher éprouveront ta joie.

Oui ! toutes mes illusions brûleront dans un éclat de joie et tous mes désirs mûriront en fruits d'amour.

Le spectacle de la vie ne fait pas oublier que l'homme est ici-bas en quête d'un bien plus précieux infiniment et qu'il doit se donner tout entier pour recevoir l'amour du compagnon divin qui chemine près de son cœur.

Mes désirs sont nombreux et mon cri est pitoyable, mais tu m'as toujours sauvé par de durs refus et cette forte miséricorde a été façonnée d'outre en outre dans ma vie

De jour en jour, tu me rends digne des grands dons simples que tu m'accordes sans que je les demande — le ciel et la lumière, ce corps, et la vie et l'esprit — me sauvant ainsi des périls d'un excès de désirs.

Parfois je m'attarde dans l'indolence, et parfois je m'éveille et me hâte en quête de mon but, mais cruellement tu te caches à moi.

Jour après jour tu me rends digne de t'accepter tout entier, en m'opposant de temps en temps des refus qui me sauvent des périls d'un faible et incertain désir.

Par un effort constant, le mystique soumet son âme à la volonté divine, dont il voit les manifestations en toutes choses :

Si tu ne me parles pas, je remplirai mon cœur de ton silence et je le subirai. Je me tiendrai coi, et j'attendrai comme la nuit en sa vigile étoilée, la tête baissée avec patience.

Le jour viendra sûrement, l'obscurité passera et ta voix ruissellera du ciel en fleuve d'or.

Alors tes paroles prendront l'essor dans les chansons des nids de tous mes oiseaux, et tes mélodies s'épanouiront en fleurs dans tous mes bosquets de forêts.

L'esprit toujours en éveil discerne partout la présence divine :

Parmi les ombres profondes du juillet pluvieux, à pas furtifs tu marches, discret comme la nuit, évitant tous les veilleurs.

Aujourd'hui le matin a fermé ses yeux, insoucieux des cris persistants du bruyant vent d'Est, et un voile épais s'étend sur l'azur du ciel qui veille sans cesse.

Les forêts ont fait taire leurs chants et les portes de toutes les maisons sont closes. Tu es le passant solitaire dans cette rue déserte. Mon unique ami, mon bien-aimé ! les portes de ma maison sont ouvertes — ne disparais pas comme un rêve.

... Es-tu dehors par cette nuit orageuse, poursuivant ton voyage d'amour, mon ami ? Le ciel gémit comme un désespéré.

Je n'ai pas sommeil, ce soir. A tout moment j'ouvre ma porte et je regarde dans les ténèbres, mon ami !

Je ne vois rien devant moi. Je me demande où se trouve ta route.

Par quel sombre rivage du fleuve noir, par quelle orée lointaine de la forêt menaçante, par quelles inextricables profondeurs de tristesse, cherches-tu ton chemin pour venir jusqu'à moi, mon ami ?

... Il vint s'asseoir à mes côtés, mais je ne m'éveillai pas. Quel sommeil maudit ! Malheur à moi !

Il est venu quand la nuit était paisible, il avait sa harpe à la main et mes rêves ont retenti de ses mélodies.

Hélas ! pourquoi mes nuits sont-elles toutes ainsi perdues ? Ah ! pourquoi n'aperçois-je jamais celui dont le souffle effleure mon sommeil ?

Ne croirait-on pas lire, dans ces fragments, certains versets du Cantique des Cantiques ?

... Les entraves sont résistantes et mon cœur s'endolorit quand j'essaie de les briser.

Je ne désire que la liberté, mais j'ai honte de l'espérer.

Je suis certain que la richesse inestimable est en toi et que tu es mon meilleur ami, mais je n'ai pas le courage de me passer des choses frivoles qui m'entourent.

Le linceul qui me couvre est un linceul de poussière et de mort. Je le déteste, mais je le serre entre mes bras avec amour.

Mes torts sont nombreux, mes insuccès sont grands, ma honte est secrète et accablante, mais quand je viens te demander ce qui m'est bon, je tremble de crainte que ma prière soit exaucée.

... Tous ceux au monde qui m'aiment tâchent par tous les moyens de m'enchaîner. Mais il en est autrement de ton amour qui est plus grand que le leur, et tu me laisses libre.

De peur que je les oublie, ils ne me laissent jamais seul. Mais les jours se suivent et tu restes invisible.

Si je ne t'appelle pas dans mes prières, si je ne te garde pas dans mon cœur, ton amour pour moi attend toujours mon amour.

... C'est toi que je veux, toi seul ! Que mon cœur le répète sans cesse. Tous les désirs qui, nuit et jour, me distraient sont trompeurs et vides.

Ainsi que la nuit cache dans ses ténèbres la prière pour que je renaisse la lumière, du fond de mon âme retentit le cri : « C'est toi seul que je veux ! Toi seul ! »

De même que l'orage désire s'abîmer dans la paix, quoiqu'il la rompe de toutes ses forces, de même ma révolte frappe ton amour, et s'écrie encore : « C'est toi que je veux ! Toi seul ! »

Un amour qui trouve de tels accents pour s'exprimer n'est-il pas d'une pureté infiniment plus grande que la passion de la Sulamite quand elle s'écrie : « Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi » ?

... Quand le cœur est dur et desséché, viens à moi avec une averse de miséricorde.

Quand la vie a perdu sa beauté, viens avec l'accord soudain des chants.

Quand, de toutes parts, l'activité tumultueuse soulève son vacarme et m'exclut de l'au-delà, viens à moi, ô seigneur du silence, avec ta paix et ton repos.

Quand mon cœur misérable est accroupi, relégué dans un coin, enfonce la porte, mon roi ! et entre avec le cérémonial d'un souverain.

Quand le désir aveugle l'esprit avec le mensonge et la poussière, ô toi, très saint ! toi, vigilant ! viens avec ta clarté et ton tonnerre.

... Il n'a pas plu depuis bien des jours, mon Dieu, dans mon cœur aride. L'horizon est farouchement dénudé ! Pas le plus mince voile de nuage tendre, pas la plus vague promesse d'une fraîche averse lointaine.

Envoie ta tempête en courroux chargée de mort, si tel est ton désir, et, sous le flagellement des éclairs, fais frémir le ciel d'un bout à l'autre.

Mais rappelle, mon Dieu, rappelle cette muette et pénétrante chaleur, calme, âpre et cruelle, qui brûle le cœur d'un affreux désespoir.

Fais que le nuage de la grâce se penche du haut du ciel, comme le regard noyé de larmes de la mère, au jour du courroux paternel.

... Au petit jour, on a dit tout bas que nous partirions en bateau, toi et moi, seuls, et que personne au monde n'apprendrait notre pèlerinage sans but et vers un pays qui n'existe pas.

Sur cet océan sans rivage, à ton sourire attentif et muet, mes chants s'enfleront en mélodies libres comme les vagues, libres des entraves de la parole.

L'heure n'a-t-elle pas sonné ? Reste-t-il de la besogne à achever ? Vois, le soir est descendu sur la rive, et, dans la lumière qui s'éteint, les oiseaux de mer volent vers leurs nids.

Qui sait quand on larguera les amarres, et quand le bateau, comme le dernier scintillement du soleil couchant, se perdra dans la nuit ?

... Je ne sais depuis quelle heure lointaine tu ne cesses de venir à ma rencontre. Ton soleil et tes étoiles ne pourront pas toujours te cacher à mes yeux.

Le soir et le matin, j'ai bien souvent entendu tes pas, et ton messager est venu au dedans de mon cœur pour m'appeler en cachette.

Je ne sais pourquoi, aujourd'hui, toute ma vie tressaille, et une sensation de joie palpitante passe à travers mon cœur.

On dirait que l'heure est venue de terminer ma tâche et je sens dans l'air le parfum subtil de ta douce présence.

En choisissant ceux qu'on veut citer parmi ces poèmes, on est persuadé que celui qu'on lit est plus beau que le précédent, et que le suivant le dépassera encore.

Si ce n'est pas mon destin de te rencontrer en cette vie, laisse-moi éprouver toujours le regret de ne t'avoir pas vu ; ne me permets pas d'oublier un seul instant, fais-moi ressentir, dans mes rêves et mes heures de veille, les affres de cette souffrance.

Pendant que mes jours s'écoulent dans la cohue du marché de ce monde, et que mes mains s'emplissent des gains quotidiens, fais que je sente toujours que je n'ai rien gagné. Ne me permets pas d'oublier un seul instant et que j'éprouve les affres de cette souffrance dans mes rêves et mes heures de veille.

Quand, las et haletant au bord de la route, j'étale mon lit dans la poussière, fais que je croie que le long parcours du voyage n'est pas diminué devant moi, — ne me permets pas d'oublier un seul instant et que je ressente les affres de cette souffrance dans mes rêves et aux heures de veille.

Quand mon logis sera paré d'ornements et qu'on jouera de la flûte, fais que j'aie le sentiment de ne pas t'avoir invité à ma maison — que je ne l'oublie pas un seul instant et que je ressente les affres de cette souffrance dans mes rêves et aux heures de veille.

N'entend-on pas, dans la strophe suivante, des accents d'allégresse, comme ceux de l'espoir messianique ?

N'as-tu pas entendu ses pas silencieux ?

Il vient, il vient, il vient sans cesse.

A chaque moment et à tout âge, de jour et de nuit, il vient, il vient, il vient sans cesse.

Par les jours parfumés de l'avril ensoleillé, à travers le sentier de la forêt, il vient, il vient, il vient sans cesse.

J'ai chanté de nombreuses chansons selon l'humeur changeante de mon âme, mais toutes ont toujours proclamé : il vient, il vient, il vient sans cesse.

Sur le char orageux des nues, par les ténèbres pluvieuses des nuits de juillet, il vient, il vient, il vient sans cesse.

Dans les souffrances qui se renouvellent, ce sont ses pas qui m'oppressent le cœur, et c'est le divin contact de ses pieds qui fait resplendir ma joie.

En quels termes pourrait-on commenter ces accents ? La méditation a purifié la pensée jusqu'à la plus parfaite simplicité, et malgré son ampleur et sa profondeur, le sens de ce lyrisme se révèle sans effort à l'esprit.

Lumière ! où est la lumière ? Embrase-la avec les flammes dévorantes du désir !

Voici la lampe sans étincelle, — est-ce là ton destin, ô mon cœur ? Ah ! la mort serait mieux pour toi !

L'angoisse frappe à ta porte et t'annonce que ton maître t'appelle au rendez-vous, à travers les ténèbres de la nuit.

Le ciel est couvert de nuages et la pluie ne cesse pas. Je ne sais pas ce qui s'agite en moi, je ne sais pas ce que cela veut dire.

L'éclair qui passe rend ma vision plus obscure et mon cœur tâtonne pour trouver le sentier vers lequel la musique de la nuit m'appelle.

La lumière ! Où est la lumière ? Embrase-la des flammes dévorantes du désir. Il tonne et le vent s'élançe en hurlant à travers l'espace. La nuit est noire comme une pierre noire. Fais que les heures ne s'écoulent pas dans les ténèbres. Avec ta vie embrase la lampe de l'amour.

... Lumière ! ma lumière ! lumière qui emplit le monde ! Lumière qui baise les yeux ! Lumière qui adoucit le cœur !

Ah ! la lumière danse au centre de ma vie, mon bien-aimé ! Les cieux s'entr'ouvrent ! Les vents se déchaînent ! L'allégresse parcourt la terre.

Les papillons déploient leurs ailes sur une mer de lumière. Les lys et les jasmins s'épanouissent sur la crête des vagues de lumière.

La lumière s'irradie en pluie d'or sur les nuages, mon bien-aimé, et s'éparpille en une profusion de gemmes.

La joie voltige de feuille en feuille, mon bien-aimé, et une gaité sans mesure. Le fleuve du ciel a débordé par-dessus ses rives et la joie déborde par le monde.

... Que tous les accords joyeux se confondent dans mon dernier chant — la joie qui fait danser par le monde les sœurs jumelles : la vie et la mort,

la joie qui passe dans la tempête secouant tout ce qui vit et le contraignant à rire, la joie qui se pose calme avec ses larmes sur le rouge lotus épanoui de la douleur, et la joie qui jette dans la poussière tout ce qu'elle a et ignore tout le reste.

... Oui, je sais, ceci n'est rien que ton amour, bien-aimé de mon cœur, cette lueur dorée qui danse sur les feuillages, ces nuages qui voguent indolemment dans le ciel, cette brise fugace qui laisse sa fraîcheur sur mon front.

Mes yeux sont inondés de la clarté de l'aube — voici ton message à mon cœur. Ton visage s'incline vers moi, tes regards plongent dans mes yeux et mon cœur a touché tes pieds.

§

Aucun poète occidental n'est allé aussi loin dans l'intimité de l'âme humaine et de la nature, tout en professant une philosophie aussi claire et aussi vaste. George Meredith serait peut-être le poète qui s'en rapproche le plus, lui aussi, il a une foi radieuse dans la nature et voit en elle notre seule amie visible (*A Beading of Earth*) sans admettre cependant qu'elle soit également belle et bonne. Tagore aime la nature telle qu'il la trouve, sans se lamenter sur ce qu'elle a de mortel, sans voir dans la vie des choses le symbole attristant de la mortalité de l'homme. Il est un vrai mystique : il sait que rien ne meurt.

Lorsque je partirai, que ce soit ma dernière parole que rien de ce que j'ai vu ne se peut surpasser.

J'ai goûté au miel caché du lotus qui s'épanouit sur l'Océan de la lumière et ainsi ai-je été béni — que ce soit là ma dernière parole.

J'ai joué à mon gré dans cette salle aux formes infinies et là j'ai aperçu celui qui est sans formes.

Tout mon corps et tous mes membres ont tressailli au contact de celui qui échappe à notre contact et si la fin doit survenir ici, qu'elle vienne — que ce soit là ma dernière parole.

Aucun des aspects de la nature, aucune des conditions de l'existence humaine ne sauraient parvenir à l'attrister.

Je n'ai pas eu conscience du moment où, pour la première fois, j'ai franchi le seuil de la vie.

Quelle puissance m'a ouvert la porte de ce vaste mystère, comme éclot une fleur dans la forêt à minuit ?

Quand, au matin, j'ai vu la lumière, j'ai senti que je n'étais pas un étranger dans ce monde, et que l'inscrutable qui est sans forme et sans nom m'avait pris dans ses bras sous la figure de ma mère.

Ainsi, dans la mort, ce même inconnu m'apparaîtra comme quelqu'un

que j'ai toujours connu, et parce que j'ai aimé la vie, je sais que j'aimerai aussi la mort.

L'enfant pleure quand la mère lui retire son sein droit, mais ses pleurs s'apaisent vite dès qu'elle lui donne l'autre.

Ici encore Tagore va plus loin et plus profond que nos poètes occidentaux. Il passe de l'humain au divin avec un tel naturel, avec une telle simplicité, une telle aisance, qu'il oblige à une lumineuse compréhension :

Quand je t'apporte des jouets colorés, mon enfant, je comprends pourquoi il y a un tel chatoiement de couleurs sur la nue et pourquoi les fleurs sont diaprées de si riches nuances — quand je te donne des jouets colorés, mon enfant.

Quand je chante pour te faire danser, je sais vraiment pourquoi il y a de la musique, sous les branchages; et pourquoi les vagues font retentir le chœur de leur voix jusqu'au sein de la terre attentive — quand je chante pour te faire danser.

Quand je tends de douces choses vers tes mains avides, je sais pourquoi il y a du miel dans la cupule de la fleur et pourquoi les fruits s'emplissent secrètement de suc savoureux — quand je tends de douces choses vers tes mains avides.

Quand je baise ton visage pour te faire sourire, mon enfant chéri, je comprends l'allégresse qui irradie du ciel au matin et la délice que la brise d'été apporte à mon corps — quand mes lèvres t'effleurent pour te faire sourire.

Où trouvera-t-on, avec une signification plus profonde, plus de grâce et plus de tendresse que dans le poème suivant :

Le sommeil qui voltige sur les yeux de l'enfant, sait-on d'où il vient ? Oui. On raconte qu'il a sa demeure dans le village féerique, parmi les ombres de la forêt faiblement éclairée par les vers luisants, où il existe deux timides fleurs enchantées. C'est de là que vient le sourire pour baiser les yeux de l'enfant.

Le sourire qui voltige sur les lèvres de l'enfant qui sommeille, sait-on où il est né ? Oui. On raconte qu'un rayon pâle du croissant de la lune nouvelle a effleuré le bord d'une nue fuyante de l'automne et que dans le rêve d'un matin frais de rosée naquit le sourire qui tremble sur les lèvres de l'enfant quand il dort.

La douce et tendre fraîcheur qui veloute les membres de l'enfant, sait-on où elle est restée si longtemps cachée ? Oui. Quand la mère était encore une jeune vierge, elle enveloppait son cœur d'un silencieux mystère d'amour — la suave, la douce fraîcheur qui a velouté les membres de l'enfant.

§

Nous avons vu des exemples de curieux réalisme dans cette poésie lyrique. Sans doute, comme on l'a indiqué déjà, ces images concrètes ont un symbolisme spécial, mais néanmoins

c'est avec un rare bonheur que le visible s'y combine avec l'invisible. Certaines cérémonies et réjouissances locales sont évoquées parfois, mais il est à peine besoin de savoir que le poète fait allusion à la fête des lampes pour saisir l'étrange beauté du poème qui suit :

Sur la berge du fleuve désert où poussent les herbes hautes, je lui ai demandé : « Vierge, où vas-tu, couvrant de ton manteau ta lampe allumée ? Ma maison est ténébreuse et triste, prête-moi ta lumière. » Elle leva ses yeux noirs et me dévisagea dans le crépuscule. « Je viens au fleuve », dit-elle, « pour confier ma lampe au courant à l'instant où le jour disparaîtra à l'Occident. » Je restai seul parmi les grandes herbes et suivis du regard la timide flamme inutilement entraînée à la dérive.

Dans le silence des ténèbres envahissantes, je lui ai demandé : « Vierge, toutes les lumières sont allumées, où vas-tu avec ta lampe ? Ma maison est ténébreuse et triste, prête-moi ta lumière. » Elle leva ses yeux noirs vers mon visage et resta songeuse. « Je suis venue », dit-elle enfin, « consacrer ma lampe au firmament. » Je restai là, regardant inutilement brûler sa lampe dans l'espace.

Dans les ténèbres sans lune de minuit, je lui ai demandé : « Vierge, que cherches-tu, ta lampe serrée contre ton cœur ? Ma maison est ténébreuse et triste, prête-moi ta lumière. » Elle s'arrêta songeuse, contempla mon visage dans l'ombre et dit : « J'ai apporté ma lampe pour la joindre à la fête. » Je demurai là, regardant sa petite lampe perdue inutilement parmi les lumières.

Il n'est qu'une lumière pour le mystique et c'est celle qui « emplit le monde, qui baise les yeux, qui adoucit le cœur, la lumière qui danse au centre de la vie, qui frappe les cordes de l'amour, qui emplit l'univers d'allégresse ». C'est la lumière de la vie spirituelle qui se marie au chant harmonieux de la beauté parfaite. C'est la perception de cette clarté et l'inspiration de ces chants de beauté qui initient le musicien-poète aux secrets de l'univers. Ces *Song Offerings*, ces offrandes lyriques, sont le sacrement de sa communion ineffable avec la divine Nature. C'est cette communion mystique, personnelle et passionnée, qui donne à ces chants leur pureté incomparable.

Tu es descendu de ton trône, tu es venu à la porte de ma chaumière.

Je chantais seul dans un coin et la mélodie a frappé ton oreille. Tu es descendu jusqu'à la porte de ma chaumière.

Les maîtres du chant sont nombreux dans tes salles, et les hymnes y retentissent à toute heure, mais la ballade simple du novice a touché ton amour. Une cantilène plaintive se confondit avec la vaste musique du monde et, avec une fleur pour récompense, tu es venu t'arrêter à la porte de ma chaumière.

... Quand tu me commandes de chanter, il me semble que mon cœur va se briser d'orgueil. Je lève les yeux vers ta face et mes larmes obscurcissent mes regards.

... Tout ce qu'il y a d'âpre et de dissonant dans ma vie se fond en une suave harmonie, et mon adoration déploie ses ailes comme un oiseau joyeux prend son essor par-dessus la mer.

Je sais que tu prends plaisir à mon chant. Je sais que c'est mon chant seul qui me fait admettre en ta présence.

Du bord de l'aile éployée de mon chant, j'effleure tes pieds, qu'autrement je ne pourrais jamais atteindre.

Ivre de la joie de chanter, je m'oublie et je t'appelle ami, toi qui es mon maître !

... J'ignore comment tu chantes, mon maître ! je t'écoute toujours dans un silence ébloui.

La lumière de ta musique illumine le monde. Le souffle vivant de ta musique court d'un ciel à l'autre. La course sacrée de ta musique se fraie un passage à travers les obstacles de pierre, et se poursuit dans un élan sans fin.

Mon cœur languit de se mêler à ton chant, mais lutte en vain pour élever la voix. Je voudrais parler, mais la parole n'éclate pas en chant, et je me lamente, confondu. Ah ! tu as pris mon cœur au filet sans fin de ta musique, mon maître !

... J'implore un moment d'indulgence pour m'asseoir à ton côté. Les travaux que j'ai en main, je les finirai plus tard.

Loin de la vue de ton visage, mon cœur ne connaît ni repos ni répit, et mon labeur devient une peine sans fin dans un océan de peine sans rivage.

Aujourd'hui l'été est venu à ma fenêtre, avec ses soupirs et ses murmures, et, courtisans empressés, les abeilles chantent leur hommage au bosquet en fleurs.

A présent il est l'heure de rester calme, face à face avec toi, et de chanter la dédicace à la vie par ce silencieux et débordant loisir.

... Mon chant a délaissé ses parures. Il n'a plus l'orgueil des festons et des atours. Les ornements troubleraient notre union ; ils s'interposeraient entre toi et moi ; leur tintement étoufferait tes murmures.

Ma vanité de poète meurt de honte devant toi, ô maître poète ! je me suis assis à tes pieds. Laisse-moi seulement faire ma vie simple et droite, comme une flûte de roseau, pour que tu l'emplisses de ta musique.

... Je suis ici pour élever mon chant vers toi. Une place m'est gardée dans un coin de ta salle.

Je n'ai dans ton monde aucune tâche à accomplir ; ma vie inutile ne peut qu'éclater en mélodies frivoles.

Quand l'heure sonnera pour ton adoration muette dans le temple ténébreux de minuit, commande-moi, mon maître, de paraître devant toi et de chanter.

Quand, dans l'air du matin, la harpe d'or sera accordée, honore-moi en exigeant ma présence.

Par mes chants, je t'ai cherché toute ma vie. Ce sont mes chants qui me conduisaient de porte en porte et c'est avec eux que je tâtonnais autour de moi, essayant de toucher le monde et la vie.

Ce sont mes chants qui m'ont enseigné tout ce que j'ai appris ; ils m'ont montré les chemins cachés, ils ont mis à portée de ma vue les étoiles sur l'horizon de mon cœur.

Ils m'ont guidé tout le jour vers les mystères du pays des plaisirs et des peines, et à quels palais m'ont-ils enfin amené au terme de mon voyage ?

... Que tous mes sens se tendent pour toucher ce monde à tes pieds, dans un salut suprême, mon Dieu !

Ainsi qu'un nuage lourd de la pluie de juillet s'abaisse sous le fardeau de ses averses, que mon esprit se penche vers ta porte dans un salut suprême.

Que toutes mes chansons s'unissent en un seul cantique et se perdent dans un océan de silence pour un salut suprême.

Ainsi qu'une horde de grues vole jour et nuit pour regarder ses nids dans les montagnes, que toute ma vie porte vers sa demeure éternelle, en t'adressant à toi son salut suprême !

Pour ce mystique, Dieu est éminemment le créateur de la vie et de la beauté dans lesquelles il se reflète. Il est le chantre divin et tout ce qui existe est son chant. Pour exprimer sa vision de l'univers le poète a sans cesse recours à des images musicales et Dieu lui-même est l'inconnu dont le luth retentit sur les eaux harmonieuses.

Le jour n'est plus, l'ombre descend sur la terre, l'heure approche où j'irai au fleuve remplir ma cruche.

L'air du soir est vibrant de la triste musique de l'eau. Ah ! elle m'appelle pour que je sorte au crépuscule. Dans le sentier désert nul ne passe, le vent se lève, un frisselis ride le visage du fleuve.

Je ne sais pas si je reviendrai, je ne sais pas qui le hasard placera sur ma route. Là, au gué, dans la petite barque, l'inconnu joue sur son luth.

Quel autre langage permettra de parler de Dieu avec autant de révérente intimité ? Quels arguments de théologiens seront aussi émouvants que ces simples phrases ? N'entendons-nous pas dans ces poèmes la voix divine qui nous adresse son appel mystérieux ?

§

Ceux qui se sont promenés seuls, le soir, au bord du Gange parlent de l'inexprimable mélancolie qui les étreint, d'un sentiment de mystère et de tristesse qui ne cause ni oppression ni effroi, et peut-être même ont-ils entendu l'inconnu, qui, dans sa petite barque, tire de son luth une musique surnaturelle.

Lorsqu'elle se rendit au puits de Jacob, la femme de Samarie ne savait pas « qui le hasard placerait sur sa route » et du jour où elle eut rencontré le divin étranger, elle dut, chaque soir, revenir au puits avec le désir palpitant de quelque présence merveilleuse. Désormais, ses yeux dessillés virent sous un jour nouveau les objets quotidiens et son cœur accepta avec une autre joie les événements de la vie, car elle connaissait « le don de Dieu », elle s'était abreuvée aux eaux vives, elle avait regardé par delà la mort. Le poète hindou a, lui aussi, conjuré les terreurs de la mort :

Dans la mort, ce même inconnu m'apparaîtra comme quelqu'un que j'ai toujours connu, et parce que j'ai aimé la vie, je sais que j'aimerai aussi la mort.

Ce n'est plus ici la mort, le terme n'a pas la signification que nous lui attachons ; ce n'est même pas la fin, c'est une survie, une immortalité mystérieuse, la présence divine enfin obtenue. Il l'attend, il « guette sa venue » sans la désirer ni la redouter ; c'est le départ « pour un long voyage, les mains vides et le cœur plein d'espoir », et il dit à son cœur : « Sache que c'est ta bonne chance d'attendre ainsi parfaitement paisible » ; il est prêt à « mourir dans ce qui n'a pas de mort ».

Parvenu à cet état, le mystique pourrait répéter la parole de l'apôtre : « O mort, où est ton aiguillon ? O sépulcre, où est ta victoire ? » Il n'a ni stoïcisme ni mépris, mais il éprouve une quiétude et un recueillement qu'il exprime en des accents d'une émouvante beauté :

Serai-je face à face avec toi, chaque jour, ô seigneur de ma vie ? Serai-je face à face avec toi, les mains jointes, ô Seigneur de tous les mondes ?

Sous ton grand ciel de solitude et de silence, dans l'humilité de mon cœur, serai-je face à face avec toi ?

Dans ce monde laborieux, tumultueux de travail et de lutte, parmi les foules fiévreuses, serai-je face à face avec toi ?

Et quand ma tâche sera achevée en ce monde, ô Roi des rois, seul et bouche close, serai-je avec toi face à face ?

... Je suis comme un débris de nuage d'automne qui erre vainement dans le ciel, ô mon soleil toujours glorieux ! L'effleur de tes rayons n'a pas encore dissipé ma brume, m'unissant à ta lumière, et ainsi je compte les mois et les années où je suis séparé de toi.

Si tel est ton désir et si tel est ton jeu, prends mon vide flottant, peins-le de couleurs, orne-le d'or, fais-le flotter sur la brise folâtre et étale-le dans ses splendeurs diverses.

Et quand le soir ce sera ton désir de terminer ce jeu, je fondrai et disparaîtrai dans les ténèbres, ou peut-être dans un sourire de l'aube blanche dans la fraîcheur de la pureté transparente.

... J'ai été invité à la fête du monde, et ainsi ma vie a été bénie. Mes yeux ont vu et mes oreilles ont ouï.

Ce fut ma part de la fête de jouer sur mon instrument et j'ai fait tout ce que j'ai pu.

A présent, je demande si l'heure est enfin venue que je puisse entrer et voir ta face et t'offrir mon silencieux hommage.

... Si le jour est fini, si les oiseaux ne chantent plus, si le vent s'est abattu fatigué, tire sur moi le voile épais des ténèbres, comme tu as couvert la terre d'un voile de sommeil et tendrement fermé les pétales du lotus penché au crépuscule.

Du voyageur dont le sac de vivres est vide, dont le vêtement est déchiré et poudreux, dont la force est épuisée, écarte la honte et la pauvreté et renouvelle leur vie comme une fleur à l'ombre de ta bienveillante nuit.

... Par la nuit de fatigue, laisse-moi m'abandonner au sommeil, sans lutte, reposant ma foi en toi.

Que mon esprit lassé ne s'efforce pas à de mesquins apprêts pour t'adorer.

C'est toi qui tends le voile de la nuit sur les yeux fatigués du jour pour renouveler leur vue au réveil dans une joie plus fraîche.

... La nuit s'est écoulée presque tout entière à l'attendre en vain. Je crains que, le matin, il vienne soudain à ma porte lorsque je me serai endormi de fatigue. Mes amis ! laissez-le passer, ne le repoussez pas.

Si le bruit de ses pas ne parvient pas à m'éveiller, n'essayez pas de rompre mon sommeil, je vous en prie. Je ne veux pas que le cœur bruyant des oiseaux, ni que l'orgie du vent au festin de la clarté du jour trouble mon repos. Souffrez que je dorme en paix, même si mon seigneur se présente soudain à ma porte.

Sommeil ! Précieux sommeil qui n'attend que sa caresse pour s'évanouir ! Mes yeux clos ne veulent s'ouvrir qu'à la clarté de son sourire quand il se tiendra devant moi, comme un songe qui surgit des ténèbres du sommeil.

Qu'il m'apparaisse avant toutes les lumières et toutes les formes. Que le premier frisson de joie de mon âme qui s'éveille soit provoqué par son regard. Et qu'en retrouvant mes sens je me retrouve tout à lui.

... La mort, ta servante, est à ma porte. Elle a traversé la mer inconnue et elle apporte ton appel dans ma maison.

La nuit est noire et mon cœur tremble, mais je prendrai ma lampe, je lui ouvrirai les portes et je lui souhaiterai la bienvenue. C'est ta messagère qui se dresse sur mon seuil.

Je l'adorerai les mains jointes et avec des larmes. Je l'adorerai, déposant à ses pieds le trésor de mon cœur.

Elle partira, son message accompli, laissant une ombre noire sur mon aurore, et, dans ma maison désolée, il ne restera plus que mon être abandonné, ma dernière offrande pour toi !

... Le jour où la mort frappera à ta porte, que lui offriras-tu ?

J'offrirai à mon hôte la coupe pleine de ma vie, je ne souffrirai pas qu'il parte les mains vides.

Quand, à la fin de mes jours, la mort frappera à ma porte je lui offrirai toute la vendange des jours d'automne et des nuits d'été, tout le grain et toutes les glanures de ma vie laborieuse.

... Viens me parler tout bas, ô mort, ma mort, dernier don de la vie !

Jour après jour, j'ai veillé pour t'attendre ; pour toi j'ai subi les joies et les affres de la vie.

Tout ce que je suis, ce que j'ai, ce que j'espère, tout mon amour, sans cesse je l'ai versé vers toi en secret. Un dernier regard de toi, et tu auras à jamais ma vie.

On a tressé les fleurs et la couronne est prête pour le jeune époux. Après la cérémonie nuptiale, l'épousée quittera sa maison et partira seule dans la nuit obscure au devant de son seigneur.

... Je sais que le jour viendra où je ne verrai plus ce monde et où la vie prendra congé en silence, tirant son dernier voile sur mes yeux.

Pourtant, la nuit, les étoiles veilleront et l'aube se lèvera comme auparavant, et les heures se gonfleront ainsi que les vagues de la mer éclaboussant la joie et la souffrance.

Quand je pense à cette fin de mes instants, la barrière du temps se brise, et, à la lueur de la mort, je vois ton monde et ses trésors négligés. Précieuse est la plus modeste de tes demeures et précieuse est la plus humble des existences du monde.

Les choses que j'ai désirées en vain et celles que j'ai obtenues, qu'elles passent ! Mais permets-moi de posséder vraiment les choses que j'ai toujours dédaignées et repoussées du pied.

... J'ai reçu mon congé. Faites-moi vos adieux, mes frères. Je vous salue, tous et je m'en vais.

Voici, je rends les clefs de ma porte et je renonce à tous droits sur ma maison. Je ne vous demande que quelques dernières paroles bienveillantes.

Nous avons été voisins pendant longtemps, mais j'ai reçu plus que je ne pouvais donner. A présent le jour se lève et la lampe qui a éclairé mon coin sombre est éteinte. Je suis cité à comparaître et me voici prêt pour mon voyage.

... A cette heure de mon départ, souhaitez-moi bonne chance, mes amis ! L'aurore a rosi le ciel et ma route promet d'être belle.

Ne me demandez pas ce que j'emporte. Je pars pour mon long voyage, les mains vides et le cœur plein d'espoir.

Je mettrai ma guirlande nuptiale. Je ne porte pas la robe brune du voyageur, et quoiqu'il y ait des périls en chemin, aucune crainte n'inquiète mon esprit.

L'étoile du soir surgira quand mon voyage sera achevé, et les airs plaintifs des chants du crépuscule retentiront sous les portiques du Roi.

... Je t'ornerai des trophées et des guirlandes de ma défaite. Il n'est pas en mon pouvoir de m'échapper vainqueur.

Je sais que j'oublierai ma fierté, que ma vie brisera ses liens dans l'excès de la douleur, et que mon cœur vide sanglotera son chant comme un roseau creux, et que les pierres se fondront en larmes.

Je sais que les cent pétales du lotus ne resteront pas clos à jamais et qu'ils découvriront la cachette de leur miel.

Un œil m'épiera du ciel azuré et m'appellera en silence. Il ne me restera plus rien, rien qui vaille et je recevrai la mort à tes pieds.

... Quand j'abandonnerai le gouvernail, je saurai que l'heure est venue que tu le prennes. Ce qu'il y aura à faire sera fait sur-le-champ. Vaine est cette lutte.

Retire tes mains et, sans mot dire, consens à ta défaite, mon cœur, et sache que c'est ta bonne chance d'attendre ainsi parfaitement paisible.

Ces lampes s'éteignent à chaque souffle de la brise, et en tâchant de les rallumer, de nouveau, j'oublie tout.

Mais je serai prudent cette fois et j'attendrai dans l'ombre, étalant mon tapis sur le sol, et quand ce sera ton plaisir, mon Seigneur, viens sans bruit t'asseoir à mes côtés.

... Je plonge aux profondeurs de l'océan des formes, espérant trouver la perle parfaite de ce qui est sans forme.

Je ne navigue plus de port en port sur ma barque battue par la tempête. Les jours sont passés depuis longtemps où je prenais plaisir à être ballotté par les vagues.

Et à présent je suis prêt à mourir dans ce qui n'a pas de mort.

Dans la salle d'audience, auprès de l'abîme sans fond d'où la musique résonne sur des cordes muettes, je prendrai cette harpe de la vie.

Je l'accorderai aux notes de ce qui est à jamais, et, quand elle aura sangloté ses derniers accents, je la poserai muette au pied de celui qui est silencieux.

N'est-ce pas un chant plus pur que les psaumes de David, plus épuré de toute intonation de douleur et de regret ? N'y a-t-il pas surtout, dans ces hymnes, un accent de joie et d'espoir qu'on ne rencontre que bien rarement ailleurs ? Dans l'extase personnelle et secrète où l'hymne qu'il chante à son Dieu plonge le mystique, et qui n'est qu'un aspect de sa joie, ce n'est plus l'attente chrétienne du Rédempteur, avec l'humilité qui n'a pu éviter ni la faute ni le châtement. Ici, le poète se réjouit dans la conscience qu'il a, impersonnelle et vaste, de l'immanence divine dans la création. « C'est sur tel haut lieu, à tel autel et dans tel temple qu'on adore ! » vocifèrent les sycophantes des pseudo-dieux ; mais le mystique laisse s'égosiller ces charlatans désireux d'attirer la foule ; il sait que le Dieu qu'il a créé, par un acte de foi personnel, et conçu conformément à son expérience de la vie, il sait que son Dieu se

révèle partout à celui qui le cherche dans l'humilité du cœur.

C'était le jour où je ne m'étais pas tenu prêt pour t'accueillir, et, entrant dans mon cœur sans y être convié, comme un de la foule, à mon insu, mon roi, tu as marqué du sceau de l'éternité maints moments fugitifs de ma vie.

Et aujourd'hui, où par hasard je les évoque et vois ton empreinte, je m'aperçois qu'ils ont été dispersés dans la poussière et mélangés avec les souvenirs des joies et des douleurs de mes jours frivoles oubliés.

Tu ne t'es pas détourné avec dédain de mes jeux puérils dans la poussière, et les pas que j'entendais dans la salle où je jouais sont les mêmes que j'entendais retentir d'étoile en étoile.

Heureux ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, et plus heureux encore ceux qui guérissent les sourds et les aveugles !

Quelle que soit la qualité littéraire de ces poèmes, ils valent surtout par l'étendue et la profondeur de la pensée, par l'étrange pureté de leur signification, par l'infinie puissance de leur souffle lyrique. Ce sont bien des *offrandes*, adressées à l'infini par un être fini, des oblations au sens même que leur auteur donne à l'œuvre d'art, des oblations à la nature immortelle.

HENRY-D. DAVRAY.